

MADemoiselle PROYART DONNE UN CONSEIL.

« Je suis réellement désolée pour vous. Je comprends combien vos souffrances doivent être grandes. Si je puis vous être utile de quelque manière, je suis à vos ordres. En tous cas, croyez bien que je prends part moralement et de tout cœur à vos douleurs et à vos souffrances. Peut-être n'est-ce qu'une illusion, mais il me semble réellement que vos souffrances et le docteur diminuent lorsqu'un ami non exprimé sa sympathie. Madame Zéphir Wargnier est si bien souvent des paroles de condoléances chez elle à Proyart (canton de Chamaine (Somme)). Si elle était guérissable, Madame Wargnier n'aurait pas été

longtemps malade car elle avait une foule d'amis. De fait, elle continua à souffrir jusqu'à ce qu'un ami lui eût donné un bon conseil, en même temps que des paroles pleines de sympathie. L'état de Madame Wargnier est écrit dans une lettre de son mari. « Elle commença par se sentir affaiblie et abattue; elle perdit l'appétit et se plaignait que ses aliments avaient mauvais goût. Personne ne s'était jamais plaint jusque là de sa manière de faire la cuisine. Après chaque repas, si léger qu'il fût, il semblait qu'un poids s'était introduit dans son estomac, et de fait, c'était bien la vérité. Da plomb n'est point plus lourd que ne l'est sur l'estomac un aliment mal digéré. Le moindre effort épuisait complètement

Madame Wargnier. Elle se sentait devenir vieille, bien qu'elle n'eût que quarante-sept ans. La nuit ne lui apportait aucun soulagement. Il lui fallait très longtemps pour s'endormir et, lorsqu'enfin le sommeil s'emparait d'elle, elle était souvent réveillée par une sensation d'étouffement. Il lui semblait qu'une main la saisissait par la gorge. « Les forces lui manquèrent, et cette femme, autrefois gaie et alerte, pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Elle fut atteinte d'une autre. Ses amis étaient désemparés et lui recommandaient tous les remèdes qu'ils croyaient pouvoir lui faire du bien. Un jour la plus jolie d'entre elles, M. le Modeste Proyart, vint la voir; la vue seule de son visage joyeux et plein de santé suffi-

rait pour rendre un peu de courage à la malade. « Je sais ce que vous avez, Madame Wargnier », dit Mlle Proyart, « j'ai passé moi-même par là. C'est de la dyspepsie ou à tout le moins d'une indigestion chronique. Votre estomac est affaibli et le peu de nourriture que vous mangez ne se fait réellement mal. Vous savez combien j'ai été malade et vous voyez aussi que je suis maintenant en parfaite santé. Eh bien! c'est tout simplement la Tisane américaine des Shakers qui m'a guéri. Vous pouvez en faire acheter chez M. Oscar Fanyau, pharmacien à Lille (Nord) ». Mme Wargnier suivit le conseil de sa jeune amie, et voici la conclusion de la lettre de son mari: « Grâce à votre excellent remède, ma femme a recouvré l'année-

lit et dort bien. Elle n'a plus aucune peine à digérer ses aliments, et la sensation d'étouffement a disparu. Je vous en remercie en mon nom et au sien et vous autorise à publier cette lettre. (Signé) Wargnier, le 30 Novembre 1892. Vu pour la légalisation de la signature apposée ci-dessus de M. Zéphir Wargnier. Le Maire (Signé) Jules Boulangier. » Qu'une personne souffrant de dyspepsie ou indigestion chronique ait des maux d'estomac, cela n'a rien d'extraordinaire; mais quelle était la cause de cette sensation d'étouffement? La voici: Le sang de Mme Wargnier était chargé de particules nuisibles provenant du mauvais état de son estomac. Ces particules étaient portées jusqu'à ses cellules à air si délicates des

légères et les obstruaient en partie, empêchant la quantité d'air voulue d'y pénétrer. Les personnes atteintes de dyspepsie se figurent souvent qu'elles sont phthisiques. Elles sont convaincues de leur erreur lorsque la Tisane américaine des Shakers les guérit. Elle chasse du corps toute impureté. Ecrivez à M. Fanyau à l'adresse ci-dessus qui vous enverra gratis une brochure contenant l'histoire complète de la grande découverte américaine. Prix du flacon, 4 fr. 50; demi-flacon, 3 fr. — Dépôt dans les principales pharmacies. — Dépôt général: Fanyau, pharmacien, Lille, Nord (France).

La Révoltée

PAR GEORGES MALDAGUE

— Le temps seulement de se changer, et il monte, dit Simone en se levant. — Qu'il monte comme il est! cela va durer deux heures, s'il faut qu'il fasse de la toilette. — Oh! non, madame, en dix minutes il sera prêt... On apprend les bonnes manières quand on est à Paris. — Avant que Mme de la Roche eût présenté une nouvelle objection, Simone était dehors. — Il ne s'était pas écoulé plus d'un quart d'heure qu'elle reparaisait avec son mari, vêtu de son complet de drap des dimanches, acheté récemment à la Belle-Jardinière. — Il avait donné un coup de peigne à ses épais cheveux bruns et apparaissait souriant, heureux de l'audience

qu'on lui accordait sans qu'il l'eût demandée. — Cela arrivait de temps en temps, du reste, que Mme de la Roche le fit monter chez elle. — On parlait du vieux comte, du château, du pays. — On évoquait les souvenirs d'enfance, depuis le plus futile jusqu'au plus marquant. — Et la soirée passait vite, très vite. — Il fallait qu'Huguette entendit sonner minuit pour renvoyer Paulin et Simone. — Ce soir-là, ce fut la même chose. — Simone avait fait la leçon à son mari, aussi s'efforça-t-elle d'égarer la petite comtesse. — Il y parvint sans trop de peine. — Les réveries sont prompts chez certaines natures. — La douleur d'Huguette était de celles que l'espérance radieuse a vite chassées. — La jeune femme entrevoit l'avenir trop favorable pour ne pas oublier rapidement les chagrins du moment. — Paulin n'ayant eu garde d'aborder ce sujet, ce fut elle qui, à la fin de la soirée, parla de cette fameuse opération, dont le résultat comblerait ses vœux. — Alors, comme Simone, comme tout le monde, le père dit qu'il espérait que Mme la comtesse changerait d'avis. — Même il la supplia de renoncer à son projet. — Et il insista tant et si bien qu'Huguette s'emporta, même lui dit des mots durs. — Mais à peine ces paroles échappées de


ses lèvres, la jeune femme lui tendit la main. — Tu es un bon garçon, Paulin, je sais à quoi m'en tenir sur ton compte, mais je te dirai ce que j'ai dit à tous: les objections ne pourraient que m'encourager dans mon idée si elle n'était pas depuis longtemps arrêtée... Je mourrais de désespoir si je devais rester ainsi. — Paulin la regarda sans répondre. — Et il vit bien, comme le comte, comme tous ceux qui approchaient la petite comtesse le voyaient, qu'elle disait vrai, qu'elle mourrait si on l'empêchait de se faire opérer par des chirurgiens. — L'opération eut lieu. — On était aux premiers jours de printemps, à la fin de mars. — Au commencement de ce mois, Paul Yveling était rentré au ministère de la marine. — C'avait été pour lui une grande, une profonde satisfaction. — Il reprenait sa place parmi les vivants. — Il n'était plus considéré comme un malade. — Pour Régine, pour M. et Mme de Labatière, la joie devait être aussi grande. — Une ère nouvelle s'ouvrait. — La jeune femme commençait seulement sa vie de ménage. — Elle habitait maintenant, avec son mari, un appartement qui s'était trouvé libre juste au-dessus de celui de ses parents.

Chacun se trouverait plus à l'aise, et chez soi, sans être séparé. — Souvent, la mère demandait à sa fille: — Eh bien, mon enfant, es-tu heureuse? — Oui, maman, très heureuse. — La voix de Régine était calme, son regard sincère. — En effet, elle se trouvait heureuse. — Peut-être n'était-ce pas le bonheur qu'elle avait rêvé, mais après la catastrophe qui marquait son mariage, c'était plus que, malgré sa confiance en l'avenir, elle eût osé espérer. — Si Paul n'était pas guéri, quelle eût été son existence? — Tandis qu'elle avait un intérieur tel qu'elle l'avait rêvé, coquet, confortable, charmant et, à côté d'elle, un ami affectueux, toujours prêt à satisfaire ses moindres desirs. — Oui, Paul était cet ami. — Jamais entre eux un nuage, jamais rien qui altérât la sérénité de leurs rapports. — Leur ménage pouvait compter parmi les ménages parfaits. — Pourtant Régine, parfois, lorsqu'elle se trouvait seule, se laissait aller à des rêveries qui amenaient sur son front une ombre que n'y voyaient point ses parents. — Elle disparaissait, du reste, assez rapidement, comme si Mme Yveling faisait tous ses efforts pour la chasser. — Paul, lorsqu'il rentrait au logis, trouvait toujours à sa femme la même physionomie tendre et aimable.

Régine lui trouvait le même regard de bonté et de douceur. — Lui aussi chassait les nuages qui s'amoncelaient parfois sur son front. — En présence de Régine, en présence de ses beaux-parents, il était toujours le même. — Mais quand, seul, il se sentait libre à son tour de rêver, une ride profonde rapprochait ses sourcils. — Paul Yveling souffrait. — Il souffrait de mentir à Régine, de tromper cette enfant loyale qui l'adorait. — Et pourtant il ne pouvait faire autrement; il mentait aujourd'hui, il lui mentait encore demain. — Sa vie, maintenant, était partagée. — Rosalie restait la véritable aimée, la maîtresse qui a eu les prémices de votre cœur, celle qu'on n'oublie pas, celle à qui l'on revient quand même. — Régine était la passion qui vous surprend, violente, brisant tout, la passion que l'on croit éternelle, et qui peut mourir, comme meurt un feu de paille, sans rien laisser derrière elle. — La, il restait quelque chose: l'amitié, l'admiration pour cette indéfinissable beauté. — Cette beauté, si elle charmaient les yeux, ne parlait plus aux sens de Paul. — Rosalie, plus âgée, mais belle aussi, toujours belle, représentait son empire. — Puis, il y avait l'enfant. — La tendresse qui, au moment où il le voyait, entre les bras de sa mère, dilatait le cœur de Paul, ne devait que s'accroître. — Ce petit, à qui il avait donné la vie, ce

bébé qui appelait papa, qui maintenant arrivait à sa rencontre en levant vers lui ses bras, et qui l'embrassait de sa bouche innocente, qui lui tirait la barbe, empêtrait ses doigts dans ses cheveux, cet enfant était son fils. — S'il ne pouvait lui donner son nom, s'il ne pouvait en faire un enfant légitime, qu'il compensât du moins cela par une affection toute paternelle. — Deux fois la semaine, régulièrement, trois fois s'il le pouvait, Paul Yveling venait voir Rosalie. — Celle-ci n'habitait plus rue d'Amsterdam. — Elle était allée se loger, rue de Courcelles, pas loin du parc Monceau. — Elle avait renvoyé sa jeune bonne pour en prendre une autre, afin d'éviter les comparaisons entre sa vie passée et celle d'aujourd'hui. — A Paris, il suffit de changer de quartier pour fuir les commentaires. — Pourvue que ses déjeûners de la rue d'Amsterdam, les voisins qu'elle voyait la-bas ne fussent pas au courant des visites de Paul, c'était tout ce qu'elle demandait. — Son nouveau bébé grossissait. — Elle avait eu, dans le courant de l'hiver, quelques soirées bien rémunérées, où elle avait chanté. — Elle se tirait d'affaire maintenant, et la venue ne pouvait manquer que d'être inattendue. — Mme David restait toujours le professeur de Mme de la Roche. (A suivre)

PARIS



Printemps

NOUVEAUTES

Nous prions les personnes qui n'auraient pas encore reçu notre Catalogue illustré « Saison d'Été », d'en faire la demande à M. Jules Julliot & Co Paris. L'envoi leur en sera fait aussitôt gratuitement.

Le Journal l'Éclair de Roubaix pourvoira à l'avantage de présenter le public que par suite de l'agrandissement des ateliers de l'imprimerie ouvrière et de l'installation de nouvelles machines perfectionnées, les commandes d'impression de toute nature qui lui seront confiées seront exécutées avec le plus grand célérité, avec tous les soins désirables, et à des prix les plus avantageux. Toutes facilités seront accordées pour les règlements.

PASTILLES BRACHA

100,000 LETTRES DE FÉLICITATIONS DE MÉDECINS ET DE NÉPHÉS

EN FACE LA SORTIE DE LA GARE

LILLE

Rue de Tournai, 32

HOTEL VICTOR DEPLANCH

CHAMBRES TRÈS CONFORTABLES

Café des Voyageurs

Recommandé aux Voyageurs de Commerce

SE MÉFIER DES IMITATIONS BOUILLON CIBIBS

GUÉRISON ASSURÉE

DES AFFECTIONS SÉCRÈTES, RÉCENTES OU INVÉTÉRÉES par le traitement spécial du D^r O. DEUX

S'adresser à la

Pharmacie du Trichon A ROUBAIX

Rhumes récents ou anciens, bronchites aiguës et chroniques, gripes, enrouements, laryngites, catarrhes et de toutes affections des organes respiratoires: Soulagement immédiat suivi de guérison rapide par le pectoral sulfuro-balsamique DEUX, préparé par P. Rebergue, pharmacien.

Exécution soignée et soignée de toutes les ordonnances médicales

ORTHOPÉDIE + CABINET SPÉCIAL

BON GÉNIE

4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4, LILLE

VENTE A CRÉDIT

Confections pour Hommes Femmes et Enfants VÊTEMENTS SUR MESURE

Chaussures, Lingerie, Soieries, Toiles, Chapellerie, Bonneterie, Literie, Horlogerie, Bijouterie, Modes, Articles de Ménage, Mobilier en tous genres, Meubles, etc.

MOBILIER

En Vermeil:

5 fr.	50 fr.	1 fr. par semaine	5 fr. par mois
10 »	100 »	2 »	10 »
15 »	150 »	3 »	15 »
20 »	200 »	4 »	20 »

Les FONCTIONNAIRES, agents de Postes et Télégraphes, des Contributions, Instituteurs, Gendarmes, Douaniers, Employés des Chemins de fer, etc., sont dispensés du premier versement DES CONDITIONS SPÉCIALES LEUR SONT ACCORDÉES

Bureau de Vente: S'adresser: A ROUBAIX, rue du Collège, 145. A TOURCOING, rue de Gand, 34.

POLICLINIQUE DE LILLE

16, rue de Pas

CONSULTATIONS GRATUITES

APPEL AUX SOCIALISTES DE LA RÉGION DU NORD

Nous faisons appel au dévouement et à l'initiative de tous les socialistes connus et inconnus, habitant le département ou la région, qui désireraient contribuer à la propagation des idées socialistes, pour qu'ils répandent le plus possible notre journal, qu'ils lui procurent de nombreux abonnés ou souscripteurs, et qu'ils lui servent de correspondants, en lui signalant, aussitôt qu'ils se produisent, tous les faits divers qui viendraient à leur connaissance et aussi les faits d'ordre économique intéressant la lutte sociale dont l'intensité s'accroît chaque jour entre le prolétariat de plus en plus exploité et asservi et la bourgeoisie-capitaliste, de plus en plus avide, rapace, égoïste et cruelle.

Il importe de créer partout, dans toutes les localités, des centres d'études et d'action sociales, des foyers de propagande socialiste, des organisations ouvrières, groupes, syndicats, etc.; afin d'arracher les travailleurs, les exploités, les miséreux, à cette meurtrière apathie, à cette résignation fataliste qui sont les principales causes de la prolongation d'un odieux régime social où une poignée de plus en plus restreinte de gros accapareurs, oisifs et noceurs, absorbe toutes les richesses produites par les travailleurs, condamnés, eux, à s'étendre toute leur vie dans la servitude et l'insécurité, la gêne et la misère.

Il faut que les malheureux, que les deshérités, que les exploités sortent enfin de leur torpeur; il faut que, dans un immense cri de protestation indignée, ils démontrent à tous que le prolétariat est las de ses souffrances et qu'il est bien décidé à conquérir de haute lutte, la part de justice sociale et de bien-être à laquelle tous les êtres ont un droit imprescriptible.

La Rédaction du journal est à la disposition de tous les travailleurs pour leur fournir les renseignements quelconques dont ils auront besoin.

EAUX MINÉRALES NATURELLES SILICATÉES

DE **SAIL-LES-BAINS**

Uniques au Monde)

GRANDES RÉCOMPENSES A TOUTES LES EXPOSITIONS

PLACÉES SOUS LE PATRONAGE DU GOUVERNEMENT

EXPÉDITION PAR CAISSE DE LA GARE DE SAINT-MARTIN-D'ESTREAU (LOIRE)

Source du Hamel (eau médicinale non gazeuse)	21	85
Source des Romains (eau de table)	26	25
A domicile dans Paris:		
Eau du Hamel	25	40
Eau des Romains	26	30

(Dans les prix ci-dessus, le verre est compris)

PAIEMENTS CONTRE REMBOURSEMENT OU PAR MANDAT-POSTE

Pour les commandes, s'adresser: A M. le Directeur, à Sail-les-Bains, par Saint-Martin-d'Estreau (Loire) ou à Paris, 22, rue Richer.